

TROIS PLASCASSIEROIS TEMOIGNENT

Ils sont nés, respectivement en 1913, 1924 et 1927, et ont vécu depuis à Plascassier. On ne peut imaginer meilleurs témoins de la vie de ce hameau et de ses habitants au cours du XXème siècle. Ils sont, en outre, très représentatifs de la population de Plascassier dont on sait qu'elle a été constituée par un apport important, au début du siècle, d'immigrés italiens, venus essentiellement de la région de PERUGIA ; en sorte que, pendant longtemps, au moins toute une génération, on a fait la distinction entre les « Pérugins » et les Provençaux de souche. On pouvait penser que l'un des trois n'était pas un descendant d'immigré, puisque son nom, GIRAUD, avait une consonance française, mais il nous a dit qu'en fait ses ancêtres s'appelaient GIRAUDI et étaient originaires de la région de Gènes.

Leur jeunesse.

Elle est caractérisée, pour les trois, par des conditions de vie spartiates :

- le doyen, M. Honoré Giraud se souvient que l'eau a été pendant longtemps un énorme problème pour les habitants : l'eau du Foulon n'a été amenée qu'en 1890-91, avec la construction d'une fontaine sur la place, où tous les gens venaient se servir ; pour se laver, on avait recours au bassin des lavandières. Avant l'arrivée de l'eau du Foulon, on allait chercher l'eau à la source Fontvieille en hiver ; en été, elle ne coulait plus et l'on allait plus bas, à Massebeuf, où l'eau coulait en permanence. L'eau dans toutes les maisons n'était pas encore une réalité en 1950.
- M. Robert Chiocci, plus jeune, dit la même chose : dans sa maison, en 1951, il n'y a ni eau, ni électricité : on va au bassin ou au lavoir ; le soir, on allume une lampe à pétrole qu'on déplace de pièce en pièce
- Pour M. Roger Guancioli, il en allait de même. Ses parents sont les premiers Pérugins à s'être installés en 1905, d'abord dans le domaine du Roure de la Gache pendant deux ans, puis au « Grand Chêne », appartenant à un huissier qui laissait le domaine totalement inculte, sans entretenir les 4 à 500 oliviers qui s'y trouvaient. Ses parents obtinrent le droit de cultiver les terres, de profiter des récoltes, puis de se porter acquéreurs du domaine : chose faite en 1920-21, 7 hectares pour 45.000 anciens francs !

Les années d'école ont été un moment important de leur vie : entré en classe à 6 ans, en 1919, M. Giraud rappelle qu'à l'époque, le matin, il fallait montrer ses mains et ses oreilles propres, parfois aussi les pieds. Il y avait alors deux classes, une de garçons, une de filles, que l'on séparait également dans la cour de récréation, avec un mur qui la coupait en deux. Dans les années 30, les choses ont un peu changé puisque, si le mur de séparation existe toujours dans la cour, les classes sont mixtes, mais garçons et filles ne sont pas sur les mêmes bancs. C'est ce que dit M. Chiocci, lequel à 12 ans obtient son certificat d'études avec 6 autres camarades : 7 reçus sur 7 présentés ! Malgré le souhait de l'instituteur qui voulait le voir continuer ses études à Grasse, il a préféré rester à l'école du village jusqu'à 14 ans.

Le jeudi et le dimanche, les distractions étaient simples : on allait s'amuser dans les champs, suivant la saison on cueillait des champignons ou des asperges, mais on devait aussi apporter une aide aux parents pour les travaux de la campagne : arroser les jasmins, biner les cultures...

Leur vie active.

Bien que chacun ait eu des activités différentes, il y a un point commun dans leur vie : tout commence avec le travail, tout tourne autour du travail.

- Pour M.Honoré Giraud, le travail commence à 14 ans chez un boulanger, puis à partir de 16 ans se partage entre la maçonnerie et le travail de la terre. Mobilisé le 24 août 1939, il ne reverra Plascassier qu'en 1944 ; entre temps, chasseur alpin, il sera passé par Antibes, Menton, Bitche en Alsace, les côtes de Norvège, l'Ecosse, la Somme enfin où il est fait prisonnier. Après une tentative d'évasion, il est envoyé en Pologne puis à Berlin. Quand il retrouve la liberté, il reprend sa vie d'agriculteur dans la campagne de sa mère pour se livrer aux cultures que l'on trouve partout dans le terroir de Plascassier : la rose, le jasmin et la vigne.
- Roger Guancioli a commencé par aider ses parents, puis a trouvé une place d'apprenti coiffeur à Valbonne pendant 3-4 ans, avant de travailler 7 ou 8 ans dans un salon de coiffure à Plascassier. Marié en 1957, il envisage une autre situation : grâce à la vente de deux terrains, il achète le magasin de tabac et boulangerie qu'il a exploité de 1961 à 1990. Pour les clients un peu éloignés du village, il livrait le pain, en particulier au quartier des Parettes, chez des Canadiens ; au cours d'une de ces livraisons, la femme de ménage qui l'accueillait lui dit un jour, en désignant une fenêtre du premier étage : « c'est la chambre où se repose Edith Piaf ». De fait, elle devait y mourir peu de temps après.
- Robert Chiocci a eu, au départ, un peu plus de chance dans la mesure où il était le fils du propriétaire du bistrot de Plascassier. C'est ainsi qu'il a été un des rares enfants du village à partir deux fois en colonie de vacances à St Dalmas Valdeblore et à St Vallier. Pour autant, cela ne l'empêchait pas de travailler dur, d'abord dans la propriété familiale : marié en 1948, il allait avec sa femme cueillir la fleur de l'aube jusqu'à tard dans l'après-midi ; puis, à partir de 1955, où il emprunte 1 million de francs pour reprendre le commerce de bar-restaurant ; avec 8 chambres, il inaugure une formule qui a connu un grand succès avec l'essor du tourisme estival : lorsque ses chambres sont louées, il loge les clients chez l'habitant, à la condition qu'ils prennent leurs repas chez lui.
De la sorte, de 1955 à 1971, il n'a pas fermé son commerce un seul jour ; ce travail acharné est peut-être en partie responsable de l'infarctus qui le frappe en 1977 et l'oblige à cesser toute activité

La vie au hameau.

Avant la guerre de 1939, le hameau, qui devait compter de 500 à 600 habitants, est essentiellement rural ; toutes les terres, en dehors de celles qui sont restées plantées d'oliviers, sont consacrées aux trois cultures fondamentales : jasmin, rose, vigne. Quatre ou cinq commissionnaires en fleurs réceptionnaient les fleurs et les amenaient aux usines avant 18 heures ; quant au raisin récolté, il était soit vendu comme raisin de table à des Antibois ou Niçois qui venaient l'acheter en caisses, soit transformé en vin par les propriétaires : chacun faisait son vin et même son eau de vie. Les maisons dans la campagne sont peu nombreuses, on réside surtout dans le village. Dans celui-ci, peu de commerces : 2 boulangeries, 2 boucheries, 1 débitant de tabac, 1 bistrot. Quelques artisans, maçons en particulier, et certains habitants portaient travailler aux « Aciéries du Nord », à La Bocca, en bicyclette ; d'autres allaient travailler à la journée chez des paysans, le bécu sur l'épaule. Les distractions étaient peu nombreuses : en hiver, on organisait des veillées au cours desquelles on mangeait des châtaignes, on jouait aux cartes ou au loto ; à la belle saison, on

jouait aux boules sur les routes qui n'étaient pas encore goudronnées. Mais la distraction la plus prisée était la danse ; même pendant la guerre où les bals étaient interdits, on s'arrangeait pour danser dans des granges ou dans des garages, au risque d'être pris dans des raffles. La paix revenue, le dimanche, on montait à pied à Grasse danser au Casino et l'on redescendait pendant la nuit. Puis, il y avait les fêtes patronales, Saint Pancrace et Saint Donat, où tout le monde s'amusait sans qu'il y ait le moindre incident.

Ainsi allait la vie au hameau de Plascassier, où, à partir des années 50, l'intégration des anciens Pérugins était parfaitement réalisée, dans un climat de bonne entente générale.

Les trois témoignages illustrent bien l'évolution du hameau de Plascassier et de ses habitants au cours du XXème siècle. Le terroir qui était essentiellement consacré aux cultures florales à destination des parfumeries grassoises, avec peu d'habitations à l'extérieur du village, s'est progressivement transformé : les cultures de fleurs à parfum ont été abandonnées, à l'exception de quatre propriétés qui continuent à les pratiquer pour témoigner du passé et les montrer à de très nombreux touristes ; ailleurs, les terres ont été livrées à la construction de nombreuses villas : là où il y avait un domaine, avec une seule bastide, se dressent maintenant une trentaine de maisons.

Les trois témoignages ont été enregistrés par René GUGLIELMERO et validés le 21 Février 2006.